

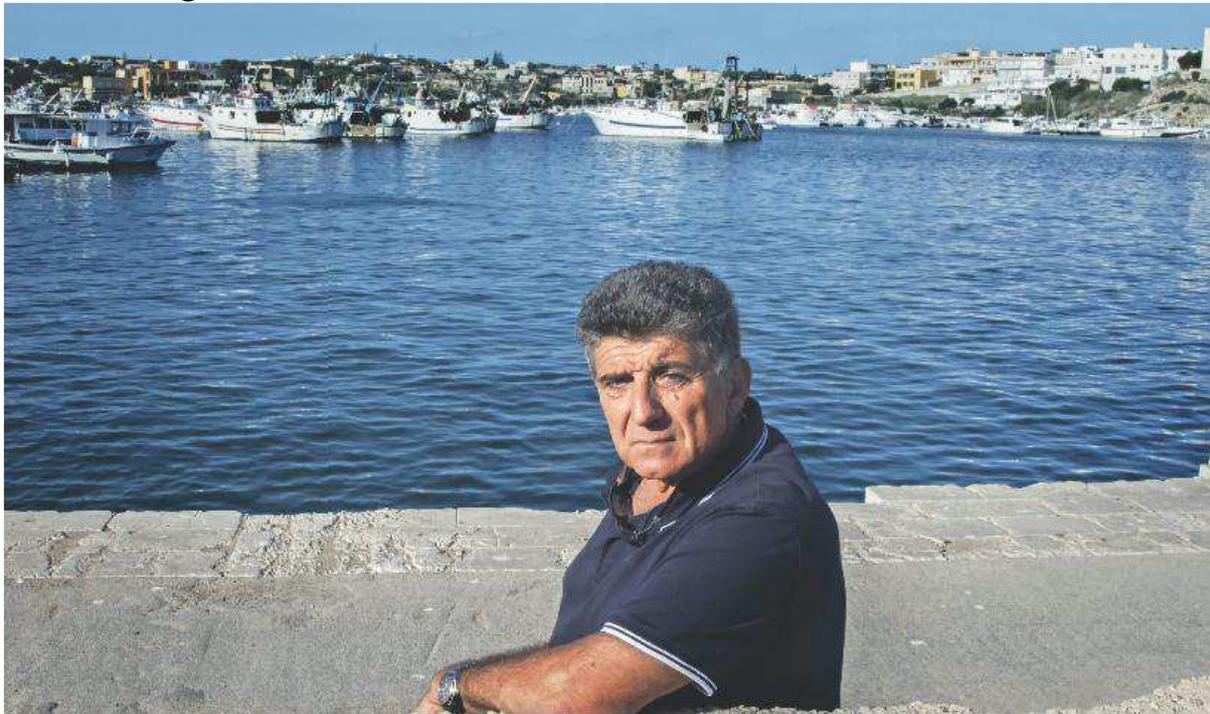
Interview dans l'Humanité Dimanche du 27 avril 2017

Pietro Bartolo

MÉDECIN À LAMPEDUSA « Distinguer réfugié politique et migrant économique, c'est monstrueux »

LATIFA MADANI

latifa.madani@humadimanche.fr



Gynécologue de formation, le médecin collecte les noms, visages et histoires des femmes qui débarquent sur l'île. « pour éviter que tout ne finisse aux oubliettes. »

Depuis 1991, le docteur Pietro Bartolo, né il y a 61 ans dans une famille modeste de pêcheurs de Lampedusa, accueille, soigne, écoute les réfugiés qui débarquent sur « l'île aux lumières ». Après le film « Fuocoammare », ours d'or à Berlin en 2016, qui a révélé le « médecin de Lampedusa », le livre « les Larmes du sel » (1) de Lidia Tilotta, journaliste à la RAI, retrace vingt-six années d'un engagement exceptionnel au service de la vie et de la dignité. Un témoignage précieux.

HD. Qu'évoque le titre du livre qui vous est consacré « les Larmes de sel » ?

PIETRO BARTOLO. Il évoque d'abord ce masque de sel que je vois sans cesse sur les visages de ceux qui ont erré en mer pendant des jours, à la merci des flots. Il apparaît à chaque ouverture de ces horribles sacs verts, d'où sont extraits les corps des naufragés. Les larmes, c'est la rage, le désarroi à la vue de ces petites chaussures rouges, des colliers et bracelets minuscules sur les petits corps qu'il m'a fallu examiner un par un, sans relâche. Je n'oublierai jamais ce 3 octobre 2013. Un naufrage qui ne cessait de nous rendre des corps :

368. Et avec eux, les histoires de familles entières fuyant la guerre dans l'espoir de se mettre à l'abri. J'ai dû en une seule journée examiner 111 cadavres. Le premier sac ouvert, c'était un enfant.

Un jour parmi d'autres, j'ai ausculté une soixantaine de personnes qui venaient de débarquer. Elles n'avaient que la peau sur les os, déshydratées, affamées, brûlées par le carburant qui s'échappe des jerrycans pendant la traversée. Leur corps portait les stigmates des tortures qu'elles avaient subies.

HD. Vous dites qu'on ne s'habitue jamais à tant de souffrance, tant de douleur...

P. B. Non, jamais. On ne s'habitue pas aux enfants morts, aux femmes décédées après avoir accouché, leur bébé encore relié à elles par le cordon ombilical. On ne s'habitue pas à l'obligation de couper un doigt ou une oreille afin d'en extraire l'ADN. Pourtant, il faut donner un nom, une identité à un corps, lui éviter de n'être qu'un numéro. Parfois, j'ai peur de ne pas tenir. J'ai peur à chaque débarquement. Mais la force invincible de la vie l'emporte. Faire naître un enfant et voir le sourire illuminer le visage de sa mère, c'est toujours une grande joie.

« En moins d'un an, nous avons reçu 7000 mineurs. Et cela continue. C'est un crime contre l'humanité. » HD. Vous avez plusieurs clés USB, auxquelles vous tenez comme à la prune de vos yeux. Qu'y trouve-t-on ?

P. B. Mes clés USB se remplissent de jour en jour de noms et de visages de femmes adultes ou à peine sorties de l'enfance. Elles racontent les cales où rode la mort, les naissances sur le quai, les drames et les miracles. Je les rassemble et les conserve méthodiquement comme un archiviste. Pour éviter que tout ne finisse aux oubliettes. Toutes ces histoires peuvent aider le monde à prendre la mesure de l'une des plus grandes crises humanitaires de notre temps.

HD. Quelles évolutions avez-vous observées au cours de ces vingt-six années. Quels changements ?

P. B. Les premiers réfugiés, il y a plus de vingt ans, arrivaient plutôt seuls, à bord de petites embarcations, d'Afrique du Nord surtout. Les gens de l'île les appelaient « les Turcs ». C'était un phénomène nouveau, d'une ampleur limitée. Et puis, tout a changé. Cela a pris une autre dimension. Les guerres en Irak, en Syrie, en Libye, au Soudan.

Les persécutions contre les femmes et les enfants. Les premiers réfugiés climatiques venant du Bangladesh... Avec les nouveaux bateaux, surtout ceux arrivant de Libye, on a observé de nouvelles pathologies chez les réfugiés, dont la maladie des « pneumatiques ». Les passeurs trafiquent avec des embarcations moins coûteuses et plus fragiles, comme les Zodiac, qui fonctionnent à l'essence. L'essence imprègne les vêtements, brûle la peau et y laisse des traces indélébiles. Cette maladie touche ceux qui naviguent en « troisième classe », la cale, où on entasse ceux qui n'ont pas assez d'argent et les femmes aussi.

HD. Vous avez un projet de centre médical humanitaire...

P. B. Nous ne baissons pas les bras.

Nous portons avec l'organisme de santé dont je dépends à Palerme ce projet ambitieux de centre de médecine humanitaire à destination des réfugiés. Cela n'est pas facile, mais nous y parviendrons, j'en suis convaincu. Le premier centre d'accueil de Lampedusa ne date que de 1997. Un deuxième centre a ouvert en 2007. Il s'occupe de ceux qui sont en bonne santé.

Ceux qui sont malades sont pris en charge au centre médical public où j'exerce. Il s'est développé avec l'aide de l'unité sanitaire de Palerme et surtout depuis le film « Fuocoammare ». Nous arrivons à soigner les blessures du corps, alléger la douleur, mais nous n'avons pas les outils pour soigner les blessures de l'âme.

HD. Vous dites avoir le sentiment de « participer à une guerre que nous n'avons pas voulue mais que nous devons mener avec des moyens dérisoires ».

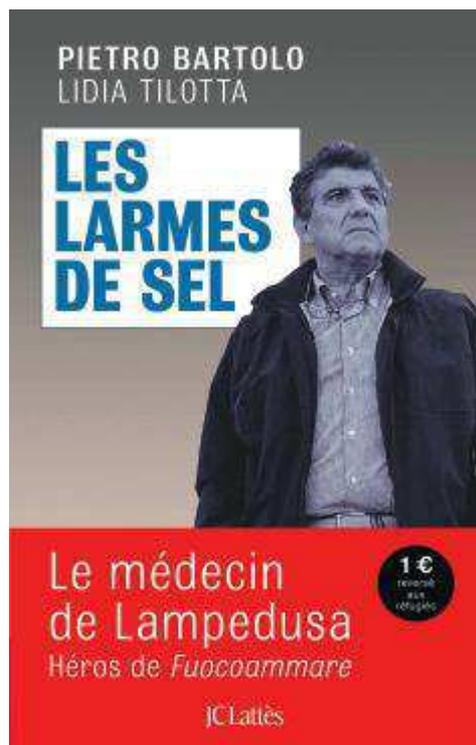
P. B. Les conditions dans lesquelles voyagent les réfugiés ressemblent à celles des déportés dans les trains de la mort. Comment avons-nous fait pour perdre la mémoire à ce point ? L'attitude de ceux qui veulent bâtir des murs et expulser des réfugiés, laisser des milliers d'enfants mourir en mer ou vivre dans des conditions inhumaines, n'est pas si éloignée de celle que Hannah Arendt appelait « les hommes banals » sous le nazisme. En moins d'un an, nous avons reçu 7 000 mineurs. Beaucoup arrivent seuls, car leurs parents sont morts. Et cela continue. C'est un crime contre l'humanité. Si on ne fait rien, ce sera pire que les camps de concentration !

HD. Comment faire face, à votre avis ?

P. B. D'abord, lutter contre la désinformation qui devrait être pénalisée par la loi, autant que le vol. Les mensonges alimentent la peur. Les réfugiés n'ont pas de maladie contagieuse et ne sont pas des terroristes. Comme nous, ils ont des métiers, ils rêveraient tous de rester chez eux, mais on a vidé leurs maisons. On leur a tout pris, et même parfois un morceau de leur chair pour payer leur passage. Le trafic d'organes est un business en plein essor. Nous devons agir par des coopérations pour qu'ils ne partent pas de chez eux. Personne n'aime s'exiler. L'Afrique est le continent le plus riche du monde et il compte le plus de pauvres. Quel paradoxe ! Nous nous sommes enrichis en les pillant. Voilà pourquoi nous devons les accueillir. Distinguer réfugié politique et migrant économique, c'est monstrueux. Mourir de la guerre ou mourir de la faim, quelle différence ? Arrêtons de construire des murs. Il faut que nous sachions profiter de leur présence chez nous, ils sont une richesse. En les aidant, nous nous aidons nous-mêmes. Au lieu de cela, ils sont parqués dans des ghettos insalubres. Ou on les renvoie chez eux. Cela me fait pleurer de rage. Ils ont fui l'enfer et on les oblige à faire demi-tour !

HD. Comment réagissent les habitants de Lampedusa ?

P. B. Les Lampedusains sont extraordinaires. Je me souviens, un soir, j'avais fait en pleine nuit un accouchement difficile. Tout s'est bien passé, heureusement. Une petite fille est née. Sa mère, Jasmine, l'a appelée Gift (Cadeau). Celles-ci à peine sorties de la salle d'accouchement, plusieurs Lampedusaines les attendaient avec mille et un objets. Ils sont atteints d'une maladie extraordinaire, la maladie de la solidarité... j'espère qu'elle deviendra contagieuse.



(1) « Les Larmes de sel », de Pietro Bartolo et Lidia Tilotta. Éditions JC Lattès, mars 2017.

UN AUTRE TÉMOIGNAGE D'HUMANITÉ

À noter la parution, chez Digobar Éditions, du premier ouvrage de SOS Méditerranée, « les Naufragés de l'enfer : témoignages recueillis sur "l'Aquarius" » (récit de Marie Rajablat, photos de Laurin Schmid). Bénévole à SOS Méditerranée et infirmière de secteur psychiatrique, Marie Rajablat, surnommée Ma'Africa, a passé six semaines à bord de « l'Aquarius », cet hiver. Elle relaie les témoignages des personnes secourues en mer et des sauveteurs de SOS Méditerranée engagés il y a un peu plus d'un an dans cette extraordinaire mission.